



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

79 | 1999

Tour de Babel et tours d'ivoire des anthropologues et des médias

Le savoir éloigne : les ethnologues parlent aux ethnologues

Georges Guille-Escuret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/3099>

DOI : 10.4000/jda.3099

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 1999

Pagination : 13-22

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Georges Guille-Escuret, « Le savoir éloigne : les ethnologues parlent aux ethnologues », *Journal des anthropologues* [En ligne], 79 | 1999, mis en ligne le 01 décembre 2000, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3099> ; DOI : 10.4000/jda.3099

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Journal des anthropologues

Le savoir éloigne : les ethnologues parlent aux ethnologues

Georges Guille-Escuret

- 1 L'ethnologue parle des autres, mais à qui donc en parle-t-il ? A lui-même, à ceux dont il parle, ou à d'autres « autres » ? Assurément, la disjonction ne contient pas d'exclusive mais elle induit des priorités et des compromis : un discours introverti **tenu en** public ne ressemble pas nécessairement à un discours égocentré **adressé au** public. Et la défense d'une « altérité » ne produit pas le même message que la comparaison à distance de plusieurs cultures. L'ethnographe et l'anthropologue ont beau être, chacun à sa manière, des parangons d'individualisme, il y a toujours un ou plusieurs « nous », parfois officiels, parfois insidieux, derrière celui qui réfléchit sur l'autre, dès lors qu'il a été formé à cette fin et plus encore s'il est payé pour le faire. La difficulté est de savoir distinguer ces collectivités de référence et surtout de ne pas mélanger les messages que chacune inspire, sous peine de faciliter les déformations, les malentendus et les équivoques.

Des médiations, pour quoi faire ?

- 2 L'ironie veut que, désormais, quand l'ethnologie souhaite parler des autres à... quelqu'un, ne serait-ce que pour se solidariser avec eux, elle ressent à la fois le besoin et la crainte de passer par des **médiateurs** (journalistes, intellectuels, vulgarisateurs, etc.) et que ceux-ci représentent à ses yeux la plus insaisissable des altérités. Pire, alors que, durant le dernier quart de siècle, la plus grande part de cette discipline s'est progressivement spécialisée dans l'étude des symboles et des représentations, au détriment de l'examen matériel des sociétés, voilà que ses discours doivent s'adapter à la diversification des **médiations** techniques de la communication. A côté de l'édition sur papier et du musée, moyens d'expression traditionnels, il lui faut désormais compter avec des supports tels que le film, le disque, l'informatique. Et ceux-ci élargissent l'éventail de leurs interventions en se combinant. Or, ces débouchés ne se restreignent plus au rôle de voies complémentaires face aux modes classiques de diffusion : ils les infiltrent et, selon certains prophètes, ils vont bientôt les concurrencer.

- 3 L'image virtuelle nous fera bientôt rencontrer des Papous de synthèse. Cependant, ce ne sont pas les ordinateurs qui engendreront seuls les raisons de s'en féliciter ou celles d'en pleurer. L'anthropologie sociale a trop longtemps retardé le moment de s'interroger clairement et surtout complètement sur ses liens avec le monde contemporain : réduits à une peau de chagrin, ou détournés vers une intervention plus philosophique que scientifique, il sont souvent espérés sous une forme qui apparaît comme délavée et désactivée. Renier son ambition de scientificité ne délivrera pourtant pas cette discipline du devoir de situer ce qu'elle a à dire, comment elle compte le dire et à qui elle compte le dire. Son mécontentement vis-à-vis des médias, elle ne sera en droit de l'exprimer qu'après avoir précisé ces points. Car il est trop facile de reprocher aux journalistes d'avilir nos propos sans avoir jamais pris la peine de stipuler les nécessités à respecter, les erreurs à ne pas commettre, les problèmes primordiaux et les aspects secondaires : certaines fautes de pratique reviennent indubitablement à un manque de contrôle en leur domaine, mais les glissades idéologiques constatables dans leurs narrations des faits d'actualité n'enfreignent aucune de nos requêtes, et pour cause. A-t-on déjà vu une idéologie baisser le ton parce qu'elle ne rencontre plus de résistance ?
- 4 Voici une douzaine d'années, à l'occasion d'un « état des lieux » de la discipline par lequel *L'Homme* avait voulu célébrer son vingt-cinquième anniversaire, Paul Jorion avait quelque peu troublé la sérénité affichée par la plupart des auteurs (malgré l'évidence admise d'une dissémination incontrôlée des pôles de curiosité) en rédigeant, sous le titre « Reprendre à zéro », une de ses provocations salubres et symptomatiques : elle était salubre puisque discutable, contestable et éventuellement réfutable ; et symptomatique parce qu'elle demeura sans réponse. Le début de sa critique vaut d'être rappelé :
- L'anthropologie va à vau-l'eau. Elle n'intéresse plus que quelques personnes, les anthropologues eux-mêmes. Pour une science de l'homme, cela ne suffit pas. Toute science doit correspondre à une demande sociale. Et cela vaut davantage encore pour les sciences de l'homme qui ont repris le flambeau des sciences morales d'antan. Ce qu'on leur demande, c'est de dire des choses qui puissent servir ici et maintenant¹.
- 5 Ce n'est pas aussi simple. Contrairement à ce qui est dit dans le résumé de l'article, certaines sciences qui n'intéressent plus que leurs praticiens subsistent sans difficulté : il y a ces mathématiciens qui dialoguent seulement avec une demi-douzaine de personnes dans le monde. On peut probablement en dire autant de certains linguistes, et la linguistique fait partie des sciences humaines. En outre, il suffit d'avoir regardé les journaux télévisés français des dernières années pour constater que l'anthropologie n'a pas remplacé les « sciences morales d'antan » : entre, d'une part, une philosophie humaniste requinquée par les revers du marxisme plus que par des clartés nouvelles et, d'autre part, une politologie donnant aux convictions d'une grossière psychologie d'intérêt l'appui d'un langage technocratique, il n'y a pas d'espace laissé vacant. Et le téléspectateur reçoit plus aisément ces paroles attendues qu'il n'assimilerait les corrections subtiles, donc embarrassées, qu'un ethnologue commencerait par demander aux questions formulées par un journaliste. Ce n'est pas un manque d'entrain à combler un vide qui est en cause, mais l'absence générale d'un désir d'imposer une compétence.
- 6 En distinguant ces deux aspects de la « demande sociale », le danger pressenti par Jorion apparaît mieux et la contradiction interne de la discipline devient éclatante. Ou bien l'anthropologie est une de ces productions scientifiques en vase clos, inaccessibles au grand public et rebutantes en raison de leur haute technicité, et il faut alors que cette production aboutisse à une utilité pratique indubitable, avec l'évaluation qui s'ensuit. Ou

bien son apport n'est pas concrètement mesurable parce qu'il consiste en une animation intellectuelle défendue au nom de principes éthiques et politiques, et exercée sur son époque au sein de sa société. Entre ces deux positions extrêmes, des combinaisons diverses sont certes possibles : nul n'ignore que les mathématiques et la linguistique, pour reprendre les exemples cités plus haut, sont partagées en multiples secteurs, dont certains sont hermétiques et d'autres extravertis.

- 7 Le double refus des débouchés économiques et des débouchés spirituels, d'une action sur le corps de la société et d'une action sur son âme (pour reprendre une formule fameuse de Leroi-Gourhan), constitue en somme pour une science, la seule situation socialement condamnable et, partant, périlleuse. Or, l'anthropologie contemporaine se singularise précisément en ce qu'elle revendique cette absurde intransigeance, imaginant que celle-ci conditionne on ne sait quelle honorabilité. Selon le point de vue dominant de cette communauté, apparemment, toute collaboration est aujourd'hui compromettante et tout engagement dérisoire.
- 8 En résumé, nous ne saurions attirer les esprits curieux et les amateurs d'exotisme avec des réflexions chargées d'une technicité sans cesse plus lourde et plus exigeante. Le mythe commenté par Mircea Eliade est immédiatement séduisant, ce qui n'est pas le cas de celui qu'analyse Claude Lévi-Strauss. L'examen d'un système de parenté, d'une chaîne opératoire, d'un mode de production, d'une structure symbolique ou d'une niche écologique réclament pour être compris que le lecteur ait passé quelque temps dans un lent et austère apprentissage. Mais, si cette technicité se développe hors d'une ambition rationnelle, pourquoi ne pas retourner à des discours intuitifs et chatoyants ? Si, de toute façon, « ça n'engage à rien », ne respecterions-nous pas davantage la différence des autres en la décrivant avec un peu de désordre et de chaleur ? L'anthropologie, drapée dans une probité insignifiante, s'estime admirable en refusant à la fois le beurre et l'argent du beurre. Le front haut et le sourcil froncé, la voilà qui repousse d'un même geste dédaigneux les deux tentations contraires d'un mystérieux déshonneur : le devoir et la rêverie, la responsabilité et la liberté, la quête et la promenade.
- 9 Tant que nous veillerons solidairement à demeurer à la fois apathiques et ennuyeux nous n'aurons assurément nul besoin des médias et la pollution de leurs questions ne sera pas à craindre. Quant à ceux d'entre nous qui renâcleront devant les attraits de la stérilité, ils trouveront sûrement que la conclusion donnée en 1986 par Paul Jorion à l'article mentionné plus haut n'a rien perdu de son actualité, bien au contraire :

Ce qu'il fallait souligner, c'est que deux dangers guettent l'anthropologie : le premier consiste à prendre le ronron pour un signe de bonne santé, alors qu'il révèle en fait un état semi-comateux ; le second conduit à dire, comme c'est, paraît-il, à la mode : « Oui, ce que nous avons fait n'est pas très bon, cela ressemble davantage à de la mauvaise littérature qu'à une authentique science de l'homme, mais nous en avons tiré les leçons, désormais nous écrivons de la bonne littérature. » Quelle capitulation !².

L'ethnologue et son nombre

- 10 La distinction entre l'utilité pratique et l'utilité « intellectuelle » a le mérite de placer la scientificité anthropologique dans un cadre moins étroit que celui qui est généralement invoqué pour la nier en la faisant tomber en synonymie avec la *croyance*. Ceci étant, la séparation doit être regardée comme un des paramètres initiaux du problème, pas plus, car, en l'occurrence, elle est évidemment plus satisfaisante du point de vue du premier

volet que du point de vue du second. L'utilité intellectuelle a beau ne pas être mesurable, sa consistance pratique est à terme aussi importante que l'autre et elle prend par ailleurs une variété considérable de formes.

- 11 Une recherche qui entrevoit une application technique à ses résultats n'a pas spécialement besoin de médiations. Quant à un savoir qui s'emploie à modifier les pensées de sa société en combattant ses préjugés nocifs, il ressentira cette nécessité si et seulement si la technicité de son élaboration l'éloigne peu à peu du langage commun et induit une difficulté de la traduction de ses conclusions. C'est indubitablement le cas pour beaucoup d'entre nous, mais aussi pour d'autres sciences sociales, telles que l'histoire et la géographie avec lesquelles une comparaison est tentante puisque leur situation paraît plus stable, sinon toujours plus sereine, que la nôtre.
- 12 Et pour cause : un historien qui publie un ouvrage sur un problème réputé important peut raisonnablement espérer le diffuser à plus d'un millier d'exemplaires même si son texte ne contient aucun élément sensationnel susceptible de lui apporter les faveurs du grand public, tandis qu'un ethnologue renommé faisant le point sur un thème classique touchera un effectif de lecteurs deux fois moindre, ou bien mettra deux fois plus de temps pour atteindre un niveau égal. Dans ces conditions, notre rapport avec le média essentiel qu'est l'édition – truchement primordial et, pour le moment, irremplaçable d'une concrétisation du travail de recherche – tend à devenir fiévreux. Lors de l'assemblée générale de l'AFA, le 9 juin 1999 (c'est-à-dire aussi peu de temps après l'annonce des difficultés financières rencontrées par les PUF), les communications faites par deux éditeurs de travaux ethnologiques et les discussions qui s'ensuivirent ont clairement montré, sans pessimisme superflu, comment le fonctionnement normal de la recherche doit dorénavant s'accorder à un type de pression économique d'une ampleur et d'une nature nouvelles. Des solutions sont envisageables, mais il faut prévoir qu'elles ne laisseront pas notre profession inchangée.
- 13 Sans prétendre fournir ici une véritable analyse de nos handicaps et des changements en cours, la confrontation avec l'histoire et la géographie permet d'indiquer brièvement deux points à prendre en compte et de mettre en relief l'inconséquence tactique de l'anthropologie vis-à-vis de sa propre société.
 - a) La géographie, comme la linguistique, privilégie la carte de la technicité, avec une conceptualisation théorique lourde (cf. les débats sur l'agrosystème, le géosystème, le paysage, etc.), des oppositions structurelles internes (géographie humaine vs géographie physique) et une orientation vers la recherche appliquée, moyennant la pluridisciplinarité. En revanche, elle investit peu dans la vulgarisation (ainsi son influence sur les périodiques vendus en kiosque est-elle à tout le moins limitée). Le comportement de l'histoire va en sens contraire : sa technicité réside essentiellement dans l'acquisition des informations, pas dans les moyens d'interprétation : voir la façon dont Braudel raisonne à partir de concepts délibérément grossiers et facilement assimilables, destinés à être affinés très progressivement. En témoignent aussi la possibilité utilisée dans de nombreux volumes de dissocier, d'une part, le texte de l'historien et, d'autre part, les annexes où sont regroupées les données réservées aux spécialistes. D'un autre côté, elle génère, non pas une vulgarisation, mais un éventail de vulgarisations plus ou moins proches de la pratique universitaire, c'est-à-dire en fin de compte de la Nouvelle Histoire (qui, malgré son âge respectable semble, comme le Pont Neuf, destinée à conserver cette appellation *ad eternam*).
 - b) L'histoire et la géographie sont enseignées au collège et au lycée, ce qui signifie non seulement qu'elles sont assurées d'avoir une immense audience, mais aussi qu'elles

bénéficient d'une masse déterminante de médiateurs : les professeurs du secondaire qui sont également des consommateurs fiables, aptes à lire – et, parfois, à produire – toutes sortes d'histoires, depuis la biographie alléchante d'un grand personnage jusqu'aux études les plus austères.

- L'anthropologie n'a pas de place réservée dans le secondaire, pas de public professionnel à son écoute, pas de relation régulière avec des périodiques à grand tirage, elle n'a plus d'entourage pluridisciplinaire disposé à lui accorder une attention soutenue et elle n'est plus portée par le succès d'un structuralisme polymorphe annonçant l'aube d'une science unitaire de l'homme.
- 14 L'ethnologue écrit pour ses pareils, il écrit pour des auteurs et ses lecteurs sont des *alter ego*. Quand il obtient une subvention pour un livre, elle est attribuée par des collègues et, quand engouement il y a, il vient de la porte à côté. Et s'il parle de média, c'est à France Culture, à RFI ou au *Monde Diplomatique* qu'il pense dans le meilleur des cas, c'est-à-dire à des outils de diffusion destinés essentiellement à l'intelligentsia. L'autorité scientifique qu'il conquiert dans sa communauté est biaisée par des concurrences d'écoles ou de secteurs, et si, par exception, il acquiert un prestige hors de son milieu, c'est souvent pour un motif allant à l'encontre des intérêts de sa discipline. L'approbation de ses pairs va au delà d'une indépendance à l'égard des applaudissements venus de loin : elle est désormais en contradiction ouverte avec leur possibilité.
- 15 Il ne s'agit pas d'une crise mais plutôt d'un lent affaissement qui évoque peu ou prou le ridicule d'une bouderie se prolongeant alors que tout le monde en a carrément oublié les motifs, voire l'existence. Inutile alors de porter des accusations contre l'indifférence des médias, l'incompétence des journalistes, ou les curiosités infantiles d'un public occidental embourbé dans son complexe de supériorité. Quand la presse et la télévision disent d'énormes sottises sur les réalités exotiques, c'est à la fois parce qu'ils ne nous écoutent pas et parce que nous ne leur parlons pas. Nous ne leur parlons pas, parce que, pour ce faire, il faudrait être disposé à s'engager dans une forme d'affrontement intellectuel, impliquant la critique directe au nom d'une autorité professionnelle et des mises en garde publiques contre les dérapages d'un discours de « bon sens » toujours prompt à laisser des xénophobies souterraines souder à travers les convenances du moment. Or, un tel affrontement n'aurait la moindre chance d'efficacité qu'en étant assumé collectivement par les chercheurs et notre infirmité traditionnelle sur ce plan est assez flagrante.
- 16 Présenter les choses sous ce jour et introduire ainsi un numéro consacré à nos maigres relations avec les médias n'équivaut nullement à patauger dans le masochisme. A tout prendre, le constat serait infiniment plus pessimiste si l'insatisfaction ne reposait que sur la sottise des médiateurs et sur la balourdise des médiations. En l'état actuel, il reste permis de croire qu'une révolte des anthropologues contre leur propre apathie pourrait amorcer un changement d'ambiance appelé à s'étendre hors des amphithéâtres. Nous sommes nous-mêmes les premiers médiateurs que nous avons à former entre un savoir dont il faut bien rendre compte et tous ceux qui pourraient en tirer quelque profit, même et surtout s'ils l'ignorent.
- 17 A cet égard, la discussion ne sera possible qu'en évitant une confusion trop commode entre différentes échelles de diffusion : il serait ainsi dérisoire de répliquer qu'une station de radio telle que France Culture livre fréquemment un discours irréprochable et que de nombreux chercheurs y sont régulièrement invités à s'exprimer sans risque de trahison et sans danger de compromission. Nul n'ignore que cette médiation-là consiste surtout en une information interdisciplinaire et qu'elle déborde fort peu du cadre universitaire : il

serait dérisoire d'y suggérer une compensation face à des lacunes atteignant un public autrement plus vaste au lieu de se demander pourquoi des faits essentiels mentionnés dans nos médias « intimes » ne sont pas répercutés au delà, alors mêmes qu'ils concernent des problèmes évoqués très largement.

- 18 C'est dans cet état d'esprit qu'il pouvait être utile pour le *Journal des Anthropologues* de consacrer une livraison au thème des médias, sans imaginer brosser un état complet de la question : la préparation même du numéro a livré des informations intéressantes, ne serait-ce que la difficulté à trouver des auteurs disposés à prononcer une opinion sur ce plan. Parmi les contributions de ceux qui ont accepté de s'exprimer sur ce sujet, certaines sont sans doute à mille lieues des convictions profondes d'une « majorité silencieuse » : les souvenirs commentés par Michel Panoff n'émanent pas d'une personnalité « neutre », et la réflexion plus générale proposée par Georges Guille-Escuret n'entend certes pas avoir la sobriété d'un rapport officiel. Provocatrices, ces interventions souhaitent l'être au meilleur sens du terme, en ouvrant une longue et difficile discussion où des positions plus réservées que celles de ces auteurs auront à sortir du silence si elles veulent se démarquer d'une indifférence confortable.
- 19 La dimension technique des médias et les relations qu'elle entretient avec la construction d'un message ethnographique ne sont pas négligeables et n'ont pas été négligées. Ainsi, Jean-Luc Chevanne questionne à la fois le son et l'image, la caméra et le magnétophone, en vue de cerner un contenu qui échappe à la compétence du stylo. Quant à Barbara Glowczewski, à partir de la fabrication d'un CD-ROM consacré à une population australienne, elle nous relate une expérience instructive sur de multiples plans : le nouveau moyen d'expression n'ouvre pas seulement la voie à une nouvelle pédagogie, il devient un enjeu, une stimulation ou un obstacle à toutes sortes de dialogues, avec en toile de fond le problème compliqué de l'appropriation du savoir recueilli sur une culture exotique.
- 20 Enfin, les textes de Susanne Chazan et Michel Beniamino explorent un autre volet sur des terrains insulaires : dans un jeu subtil de miroitements sociaux, les médias y émergent à la fois comme producteurs d'ethnographie, ou d'histoire, objets d'ethnographie et moyens d'ethnographie.
- 21 Il n'était pas question d'effectuer ici un parcours complet sur le thème des relations entre une discipline et les médias. La justification de ce numéro réside dans les suites qui peuvent lui être données. Espérons alors que son mérite sera d'avoir allumé quelques mèches.

NOTES

1. JORION P., 1986. « Reprendre à zéro », *L'Homme*, 97-98 : 299-308. Citation p. 299.
2. *Ibid* : 307.

AUTEUR

GEORGES GUILLE-ESCURET

CNRS